

# Que présuppose l'anaphore dite présuppositionnelle? Sur la coréférenciation des expressions nominales complètes<sup>1</sup>

MATHILDE SALLES

Université de Caen – CRISCO (EA 4255)

(Received January 2009; revised June 2009; first published online 28 September 2010)

## RÉSUMÉ

Avec la notion d'anaphore 'présuppositionnelle', Milner (1982) présente la question de la coréférenciation des expressions complètes (descriptions définies complètes et noms propres) comme une affaire de connaissances extralinguistiques sur les référents. Pourtant, les exemples dans lesquels l'interprétation coréférentielle parvient à s'établir indépendamment de ce type de connaissances ne sont pas si rares. Le rôle des relations de cohérence est ici primordial, mais il l'est aussi pour l'interprétation des expressions incomplètes. L'originalité de l'anaphore présuppositionnelle est donc ailleurs: dans ses affinités avec une relation de cohérence particulière – la relation d'*Elaboration* – et l'association entre relations de cohérence et relations paratextuelles.

## I INTRODUCTION

Avec la notion d'anaphore 'présuppositionnelle', Milner (1982) présente la question de la coréférenciation des expressions complètes comme une affaire de connaissances extralinguistiques, 'd'information objective et particulière, disons de présupposition' (Milner, 1982: 21). La notion de présupposition utilisée ici est toute différente de celle attachée aux présupposés linguistiques, '*types particuliers de contenus inscrits dans les énoncés*' (Kerbrat-Orecchioni, 2002: 468) qui ne sont affectés ni par la négation, ni par l'interrogation de ces derniers. Dans l'exemple choisi par Milner (1982: 21):

(1) Ton frère est arrivé hier; **l'époux de Jeanne** avait manqué tous ses tirs.

la 'présupposition' de l'anaphore n'est pas celle liée à la valeur de l'article défini (qui présuppose l'existence et l'unicité du référent et conduit ainsi à inférer du deuxième énoncé que Jeanne a un époux), mais une présupposition liée à des connaissances préalables sur le référent, qui seraient les seuls garants de la coréférenciation entre *ton frère* et *l'époux de Jeanne*. Milner (1982: 21, note 2) reconnaît lui-même que le

<sup>1</sup> Je remercie vivement Francis Cornish, ainsi que trois relecteurs anonymes de la revue, pour leur relecture attentive de versions antérieures de cet article et leurs précieux commentaires.

terme de *présupposition* ‘n’est pas le meilleur possible’ et précise bien que l’usage qu’il en fait ‘ne se conforme pas à l’usage d’un linguiste tel que Ducrot, suivant lequel la présupposition est d’ordre linguistique et non extra-linguistique’.

Le terme d’*anaphore*, quant à lui, est provisoire, puisque, comme le précisera l’auteur peu après (p.22), le SN défini *l’époux de Jeanne*, suffisamment identifié par la référence à Jeanne, n’est pas un SN anaphorique. Ce n’est pas un SN lacunaire, une description définie incomplète, mais une description définie complète, c’est-à-dire une description qui, contrairement aux anaphoriques, trouve sa saturation référentielle en son sein même. L’opposition entre SN défini complet et SN défini incomplet tient dans la façon dont est livrée l’unicité du référent:

- soit c’est le modificateur du nom (SP comme dans l’exemple de Milner, relative restrictive, adjectif de relation, substantif épithète de complémentation ou d’identification parmi les catégories de substantifs épithètes distinguées par Noailly, 1990) qui indique quelles sont les circonstances justificatrices de l’unicité (cf. Kleiber, 1990: 212), et qui, ce faisant, garantit l’indépendance référentielle du syntagme;
- soit c’est le contexte – textuel ou situationnel – qui sert de justificatif à l’unicité; l’interprétation référentielle du syntagme, incomplet, dépend alors du contexte.

La relation entre *ton frère* et la description définie complète *l’époux de Jeanne* est donc de stricte coréférence, sans anaphore, sans relation de dépendance référentielle.

Après avoir remis en question le caractère nécessairement présuppositionnel de cette pseudo-anaphore (section 2), on tentera de spécifier ses particularités face à l’anaphore au sens strict (section 3). Cela nous conduira à souligner les affinités de cette forme de reprise avec la relation d’*Elaboration* (section 4) et, plus généralement, à souligner le rôle des relations de cohérence et des relations paratextuelles pour la coréférenciation des expressions complètes – descriptions définies et noms propres (section 5).

## 2 DES CONTRE-EXEMPLES À LA THÈSE ‘ENCYCLOPÉDISTE-PRÉSUPPOSITIONNELLE’

Ainsi, l’interprétation coréférentielle entre les descriptions définies complètes *le président de la République*, *le président français* et le nom propre *Nicolas Sarkozy* dans les exemples (2a-b) ne serait garantie que par nos connaissances du monde:

- (2) a. Qui a peur d’un monde arabe doté de l’énergie nucléaire? **Nicolas Sarkozy** n’est pas de ceux-là et mène depuis quelques mois une véritable croisade. La visite d’Etat que **le président de la République** vient d’effectuer en Algérie a donné lieu à la signature d’un accord ouvrant la voie à une large coopération dans tous les domaines de l’atome civil: recherche, formation, production d’électricité, prospection de gisements d’uranium, sûreté et transfert de technologie. (*Le Monde*, 7 décembre 2007)

b. Pour la première fois, **Nicolas Sarkozy** s'est adressé directement, mercredi 5 décembre, au chef de la guérilla colombienne pour réclamer la libération d'Ingrid Betancourt. **Le président français** a enregistré deux messages à l'Élysée, tard dans la soirée. (*Le Monde*, 7 décembre 2007)

Nul doute que les lecteurs du *Monde* savent, dans leur grande majorité, que Nicolas Sarkozy et le président de la république française le 7 décembre 2007 ne font qu'un. Et si l'on ne cherche pas à produire des effets polémiques particuliers en insistant sur l'importance de la fonction, on se dispensera aisément des appositions, prédicantes (*Nicolas Sarkozy, le président de la République*) ou identifiantes<sup>2</sup> (*le président de la République, Nicolas Sarkozy*), et des 'descriptions dénominatives'<sup>3</sup> (*le président Sarkozy*), régulièrement utilisées pour la présentation d'autres référents. Il faut préciser que les deux SN définis en gras des exemples (2a) et (2b) sont en fait des indexicaux (et, ainsi, ne sont pas entièrement autonomes référentiellement – voir la note 17, plus bas), car le référent, en l'occurrence le président de la république française, qu'ils visent ne peut être identifié sans une prise en compte du moment de leur énonciation.

L'importance – sinon la nécessité – de disposer d'un tel savoir pour garantir la coréférenciation pourrait être confirmée par les résultats d'une petite expérience menée par Lundquist (1988), proposant des séquences de deux phrases '(Phrase 1) Nom propre. . . (Phrase 2) Description définie complète. . .', sans opérateurs argumentatifs particuliers et avec des noms propres fictifs.<sup>4</sup> L'expérience montre en effet que les interprétants hésitent de façon presque égale entre une interprétation coréférentielle et une interprétation non coréférentielle (précisément, Lundquist comptabilise 28 lectures coréférentielles, 30 lectures disjointes et 2 lectures indécidables), preuve, selon Lundquist (1988: 292), de l'insuffisance du "principe heuristique général de cohérence textuelle" [de Charolles, 1983] selon lequel le sujet interprétant préférerait une lecture coréférentielle'.

Pourtant, les exemples où l'interprétation coréférentielle se fait sans trop de difficultés, indépendamment de nos connaissances extralinguistiques sur les référents, ne semblent pas si rares:

### (3) **Affaire Halliday: l'avocat répond au procureur**

<sup>2</sup> Je reprends cette distinction entre appositions prédicantes et identifiantes à Kleiber (1981: 402–403).

<sup>3</sup> Selon l'expression de Kleiber (1985).

<sup>4</sup> Il s'agit des deux séquences suivantes:

– *François Baudaire a obtenu 10000 voix. Le député UDF de la Mayenne aura la vie dure à l'Assemblée.*

– *Jacques Potel a obtenu 18000 voix aux élections. Le secrétaire général du RPR réunira le groupe le plus nombreux.*

Lundquist les oppose à des séquences comprenant un opérateur argumentatif (par ex. à *peine, presque, peu, un peu. . .*) permettant de guider l'interprétation référentielle, coréférentielle (a) ou non (b), du second SN:

– *Alain Pierrard a à peine obtenu son score habituel aux élections. (a) Le ministre de l'Environnement gagnera difficilement / (b) Le ministre de la Défense gagnera largement.*

**L'avocat** de Johnny Halliday a qualifié, vendredi 18 février, de 'regrettables' les déclarations du procureur de Nice, Eric de Montgolfier, qui a évoqué le dossier de viol susceptible d'impliquer le chanteur dans un entretien accordé au *Monde* (*Le Monde* du 19 février). 'Comment un magistrat peut-il évoquer et commenter publiquement l'évolution d'une instruction en cours?' s'est interrogé **M<sup>e</sup> Gilles-Jean Portejoie**. (*Le Monde*, 20–21 février 2005; dans cet exemple, comme dans les deux suivants, seuls les soulignements sont de moi)

- (4) **ISLAMISTES: l'ex-épouse de l'un des assassins du commandant Massoud a été interpellée** en février, a indiqué, jeudi 31 mars, le quotidien *La Libre Belgique*. **Malika El-Aroud** était mariée avec **Dahmane Abd El-Sattar**, qui s'était fait exploser avec un complice, en 2001, en Afghanistan, lors d'un entretien avec le chef afghan. (Dépêche de l'AFP, *Le Monde*, 3–4 avril 2005).

Inutile de savoir, au préalable, que M<sup>e</sup> Gilles-Jean Portejoie est l'avocat de Johnny Halliday, que Malika El-Aroud est l'ex-épouse de l'un des assassins du commandant Massoud et que Dahmane Abd El-Sattar est cet assassin pour opérer les coréférenciations pertinentes. Les rédacteurs de (3) et (4) n'imaginent probablement pas que tous leurs lecteurs disposent de telles connaissances. Et, finalement, si on ne le sait pas, c'est le texte qui nous l'apprend.

La dépêche donnée en (5) constitue un contre-exemple encore plus radical à la thèse 'présuppositionnelle-encyclopédiste' puisque, comme le souligne Milner lui-même (1982: 23), 'les conditions de possibilité de la présupposition sont incompatibles avec les conditions de possibilité de l'indéfinité en première position'. L'absence de présomption d'identification du référent par l'interlocuteur, liée à l'emploi de l'indéfinité, exclut en effet toute 'information objective et particulière' (Milner, 1982: 21) sur ce référent:

- (5) **SANCTION: Georges Frêche, président (PS) de la région Languedoc-Roussillon, a provoqué une crise au sein de sa majorité** en sanctionnant une élue communiste, coupable de n'avoir pas voté le budget régional en raison de la hausse record de la fiscalité. **Colette Tignières (PCF)** s'était abstenue et réclamait un étalement sur trois ans de l'augmentation de 52% des impôts régionaux. (*Le Monde*, 6–7 mars 2005)

Avec le SN indéfini *une élue communiste*, l'individu n'est pas présenté comme connu et identifié autrement que par son appartenance à l'ensemble des 'élues communistes'. Le fait de ne disposer d'aucune information particulière sur le référent contrevient à la notion de présupposition telle qu'elle est entendue par Milner. La cohésion lexicale *communiste/PCF* contribue sans aucun doute à fonder l'interprétation coréférencielle entre les SN soulignés,<sup>5</sup> mais elle ne peut la garantir à

<sup>5</sup> Avec d'autres indices linguistiques, soulignés par F. Cornish (communication personnelle), comme les marques féminines du SN indéfini *une élue communiste* et le caractère féminin du prénom utilisé dans le nom propre complet *Colette Tignières*. On retrouve une convergence comparable en (4), entre le nom relationnel féminin *épouse* et le prénom *Malika*, et un autre type de convergence en (3), entre le titre *M<sup>e</sup>* et le nom de profession *avocat*.

elle seule. On verra (section 4) que cette interprétation repose essentiellement, dans cet exemple comme dans les deux précédents, sur le type de relation de cohérence utilisé et les conventions du genre journalistique. Le principe heuristique général de cohérence textuelle de Charolles (1983) n'a donc pas dit son dernier mot.<sup>6</sup>

### 3 EXPRESSIONS COMPLÈTES ET INCOMPLÈTES: QUELLES DIFFÉRENCES FACE À LA CORÉFÉRENCIATION?

La présomption de cohérence qui guide notre appréhension des discours conduit à opérer nombre de coréférenciations, et cela entre des expressions référentielles très variées, des plus incomplètes et des plus 'coréférenciables', tel le pronom *them* de l'exemple (6), aux moins susceptibles de recevoir une lecture coréférentielle, tels les SN indéfinis spécifiques<sup>7</sup> des exemples (7a-b):

- (6) Wash and core six cooking apples. Put **them** into a fireproof dish. (exemple de Halliday et Hasan, 1976, repris par Morgan et Sellner, 1980: 179)
- (7) a. Tu as trompé Marie, tu as déçu **une femme qui t'adorait**. (exemple de Corblin, 1987: 43)
- b. Tu as invité Jean. Tu as invité **un homme qui n'a cessé de te trahir**. (exemple de Corblin, 1995: 169)

Morgan et Sellner (1980: 180) estiment que Halliday et Hasan font une erreur d'interprétation lorsqu'ils considèrent qu'une forme linguistique (en l'occurrence le pronom *them*) est un facteur, plutôt qu'un effet, de cohérence; pour penser que *them* réfère aux six pommes à cuire – lavées et évidées –, on doit présumer que la recette de cuisine est cohérente: 'It is because we **assume** the text is coherent that we infer that *them* is intended to refer to the apples', ou, plus exactement et de façon cette fois pleinement cohérente,<sup>8</sup> 'to the apples which will have been washed and cored' au premier stade de la recette. La cohérence du texte impose aussi cette interprétation évolutive du pronom *them*.<sup>9</sup> Dans cet exemple classique de référence évolutive, c'est, comme l'expose de façon précise Cornish (à paraître), une relation *Séquence* qui, en énumérant les différentes étapes de la recette,<sup>10</sup> permet

<sup>6</sup> Contrairement à ce que pouvait laisser croire l'expérience de Lundquist (1988).

<sup>7</sup> Ces SN indéfinis, précise Corblin (1995: 170), sont utilisés non pour introduire un nouveau référent, mais pour qualifier celui qui vient d'être mentionné.

<sup>8</sup> Merci à F. Cornish d'avoir attiré mon attention sur ce point.

<sup>9</sup> Mais, comme me le rappelle fort justement un relecteur, la cohérence n'est pas tout et la forme des expressions référentielles est aussi déterminante. Si le changement d'état du référent en (6) permet (encore) la reprise par ce marqueur de continuité référentielle qu'est le pronom de 3<sup>ème</sup> personne, il n'en est plus de même dans une séquence pourtant cohérente telle que:

*Coupez une carotte en toutes petites rondelles. Râpez-la. . .* (Kleiber, 1997: 135) L'infidélité ontologique tolérée par le pronom a ses limites; sur cette question, cf. Charolles et Schnedecker (1993) et Kleiber (1997).

<sup>10</sup> Et cela sous forme de phrases concises, à l'impératif ou à l'infinitif, conformément aux conventions du genre (cf. Cornish, à paraître).

l'intégration des phrases en une unité plus vaste. L'interprétation coréférentielle est, dans cette relation *Séquence*, guidée par l'identité des rôles sémantiques: les expressions nominales et pronominales dotées d'un rôle sémantique de Patient réfèrent généralement aux ingrédients à toutes les étapes de leur transformation culinaire, c'est-à-dire dans tous leurs états.

C'est encore par un principe de cohérence que Corblin (1987: 43) explique l'interprétation inhabituelle de l'indéfini en (7): 'L'idée se laisse grossièrement résumer ainsi: si deux énoncés contigus parlent de la 'même chose', alors l'individu extrait dans le second est sans doute celui qui vient d'être mentionné.<sup>11</sup> Autrement dit, l'indéfini est privé de sa valeur référentielle propre [introduire un nouveau référent] en vertu d'une détermination discursive du référent visé'.<sup>12</sup> C'est donc ici sur une relation de ressemblance, la relation d'*Elaboration*, que se fonde l'interprétation coréférentielle des syntagmes. Mais cette interprétation coréférentielle, en (7) comme en (6), n'est pas qu'un effet des relations de cohérence de *Séquence* et d'*Elaboration*, elle en est aussi un facteur. La 'symbiose parfaite' (cf. le titre de Cornish, 2006) entre résolution anaphorique ou/et interprétation coréférentielle et relations de cohérence, qu'observe Cornish (2006 et 2009), pourrait réconcilier Morgan et Sellner (1980) et Halliday et Hasan (1976). Pour des relations de cohérence telles que la *Séquence* et l'*Elaboration*, certaines coréférenciations apparaissent comme de véritables pré-requis (cf. Cornish, 2009), puisqu'il s'agit, dans un cas, de présenter de manière séquentielle les différentes transformations culinaires subies par des ingrédients de départ, dans l'autre, d'exprimer à la fois identité et nouveauté,<sup>13</sup> l'identité étant assurée dans les exemples (7) par les répétitions lexicales et référentielles, la nouveauté par la qualification du référent qu'opère la reprise indéfinie.

Enfin, le principe d'optimisation de la cohérence qui guide notre interprétation des discours l'emportera même sur nos connaissances du monde en cas d'inférences conflictuelles. Ainsi, dans l'exemple suivant, testé par Matsui (1995) et repris par Asher et Lascarides (1998: 91):

- (8) a. John moved from Brixton to St John's Wood.  
b. The rent was less expensive.

<sup>11</sup> Cependant, l'identité des référents concernés n'est que la condition de base d'une interprétation cohérente, car c'est sur une telle identité que se greffera une relation de cohérence quelconque (*Elaboration*, *Concession*, etc.): cf. Cornish (2009).

<sup>12</sup> Pellizza (1999) a souligné le rôle persuasif de ces indéfinis coréférentiels, qui, bien qu'ils visent des particuliers, ont un caractère généralisant. Dans les deux exemples de Corblin, ce caractère généralisant ('on ne trompe pas une femme qui vous adore'; 'on n'invite pas un homme qui vous a trahi') renforce un acte illocutoire expressif, la désapprobation.

<sup>13</sup> Ce que souligne bien la définition de l'*Elaboration* retenue par Cornish (2009: 169), qui complète celle de Hobbs (1990: 95), 'Inférer la même proposition *P* à partir de l'assertion de *S*<sup>o</sup> comme de *S*<sup>1</sup>', par 'De plus *S*<sup>1</sup> doit permettre d'ajouter d'autres détails à la proposition commune inférable de chaque assertion, et *e*<sup>1</sup>  $\subseteq$  *e*<sup>o</sup> (l'événement principal évoqué par *S*<sup>1</sup> est une partie de celui dénoté par *S*<sup>o</sup>)'. Pour une revue des différentes définitions de la relation d'*Elaboration*, cf. Kleiber et Vassiliadou (2007) et (2009).

bien que les sujets testés sachent tous que les loyers sont moins élevés à Brixton qu'à St John's Wood, ils estiment majoritairement que le loyer évoqué en (8b) est le loyer d'un logement de St John's Wood et non de Brixton. Cette interprétation, qui se heurte donc à leurs connaissances du monde, est celle qui garantit la cohérence maximale de la séquence, puisqu'elle s'appuie sur une relation causale (plus précisément ici la relation *Explication*; Asher et Lascarides, 1998), type de relation qui représente la connexion la plus forte.

La cohérence préside ainsi à tout type de mise en relation référentielle et supplée à l'absence de connaissances encyclopédiques sur les référents (exemples (3) et (4)), quand elle ne les congédie pas (exemple (8)). La différence entre expressions complètes et expressions incomplètes n'est donc pas à chercher de ce côté-là. Est-elle finalement à chercher du côté des connaissances encyclopédiques? Probablement pas, puisque celles-ci sont parfois (Seriot, 1988) convoquées à la fois pour des expressions définies complètes (9) et des expressions définies incomplètes (10). L'unicité du référent est présupposée par l'article défini dans les deux cas, mais, comme on va le voir, elle n'est pas du tout livrée de la même façon:

- (9) Gustave Flaubert naquit à Rouen en 1821. **Le père du naturalisme**. . . (Seriot, 1988: 150)
- (10) Brigitte Bardot est arrivée dans sa villa. **L'actrice** y passera le week-end. (Seriot, 1988: 149)

Selon Seriot (1988: 150), 'la reconnaissance (l'acceptation) de la reprise anaphorique<sup>14</sup> ne peut être effectuée que par un récepteur partageant le savoir de l'émetteur: elle repose sur un savoir extra-linguistique garantissant la substituabilité, et, partant, la coréférence, et non sur une analyse formelle de la séquence.' Mais, aussi, 'l'anaphore nominale implique un effet de présupposition: (...) présupposition d'identification co-référentielle (G. Flaubert = le père du naturalisme) (...) qui postule l'identité du référent de deux syntagmes nominaux'<sup>15</sup> (Seriot, 1988: 152). Comment, cependant, peut-elle impliquer un tel effet de présupposition si rien ne la marque formellement comme anaphore (contrairement au pronom, selon Seriot)? Cette présupposition d'identification coréférentielle ne serait-elle pas plutôt liée à la présomption de cohérence qui guide notre interprétation des discours, ou encore à ce que Guiraud-Weber et Roulet (1988: 170) appellent, lorsqu'ils analysent un exemple russe comparable à (10), la 'présupposition de cohésion interne du texte'?

Seriot (1988: 151) estime que 'rien dans un nom [contrairement à un pronom de 3<sup>ème</sup> personne] ne permet de lui reconnaître par une seule analyse intra-textuelle,

<sup>14</sup> Ou simplement coréférentielle en (9), si l'on définit l'anaphore en termes de dépendance référentielle. L'expression définie de l'exemple (9), contrairement à celle de l'exemple (10), est en effet référentiellement indépendante, c'est-à-dire qu'elle est capable, seule, grâce au SP qu'elle contient, d'identifier un référent unique.

<sup>15</sup> On trouve ici une tout autre 'présupposition' que celle qui caractérise l'anaphore présuppositionnelle de Milner; ces différentes 'présuppositions' ne nous facilitent pas la tâche. . .

formelle, le statut d'anaphore.' Mais la forme de l'expression référentielle entière, du syntagme nominal (et non du nom seul), fournit ce type d'informations. La forme de certaines expressions référentielles suppose en effet l'existence d'un 'antécédent' ou, plus exactement, d'un 'déclencheur d'antécédent' (Cornish, 1990, 1999, à paraître), c'est-à-dire d'un segment textuel ou d'une information perceptive (geste, regard), qui contribuera, avec d'autres éléments, à l'interprétation sémantique et référentielle complète de l'expression et qui, surtout, rendra possible l'utilisation d'une expression **incomplète**. En d'autres termes, ces expressions qui manifestent une 'incomplétude' (Corblin, 1985), une lacune, comportent une instruction du type 'to interpret me, see elsewhere' (Rochester et Martin, 1977: 245–246), ailleurs dans le contexte linguistique ou situationnel. La différence est bien d'ordre formel. Alors qu'une description définie complète comme *l'actrice qui joue le rôle de Juliette Hardy dans 'Et Dieu... créa la femme'*, vaut pour un seul et unique référent et est ainsi capable d'identifier ce référent indépendamment du contexte (c'est le modificateur du nom – relative restrictive dans ce dernier exemple, SP en (9) – qui indique quelles sont les circonstances justificatrices de l'unicité), une expression incomplète, anaphorique, comme *l'actrice* en (10), ne peut identifier seule, sans l'aide du contexte, un individu particulier (c'est cette fois le contexte antécédent qui sert de justificatif à l'unicité du référent).

L'incomplétude référentielle réclame donc une aide contextuelle; dans les discours qui relèvent des modes autonomes<sup>16</sup> de Bronckart et al. (1985), cette aide sera cotextuelle et prioritairement, quoique non exclusivement, interprétée en termes coréférentiels. On tient sans doute là la clef de la différence entre expressions complètes et incomplètes. L'absence d'instruction du type 'chercher un déclencheur d'antécédent', en un mot l'autonomie référentielle,<sup>17</sup> des expressions complètes, les affranchit (de façon toutefois très relative) du contexte. On comprend alors que, privé de certaines aides contextuelles, on ait pu faire de nos connaissances encyclopédiques les principaux garants d'une interprétation non disjointe dans des exemples comme (1).

#### 4 CONNAISSANCES ENCYCLOPÉDIQUES ET AUTRES FACTEURS: TEXTE ET PARATEXTE<sup>18</sup>

Sans vouloir négliger l'importance de nos connaissances extralinguistiques sur les référents, il convient de réaffirmer le rôle de certains facteurs internes au discours

<sup>16</sup> 'Autonomes' relativement à la situation d'énonciation, par opposition aux modes 'impliqués'. La typologie proposée par Bronckart et al. (1985) distingue deux types de discours 'autonomes' (le discours théorique et la narration) et deux types 'impliqués' (le discours en situation et le récit conversationnel).

<sup>17</sup> Laquelle connaît des degrés, selon la capacité qu'a l'expression référentielle d'identifier seule son référent, indépendamment de tout ancrage contextuel ou non (cf. la distinction chez Kleiber, 1981: 250 sqq., entre l'ancrage temporel *per se* que manifeste une description définie comme *l'auteur des Misérables* et l'ancrage temporel contextuel que réclame une description définie comme *le président des Etats-Unis*).

<sup>18</sup> Pour reprendre le terme proposé par Genette (1981) et (1987).



dans cette tâche de coréférenciation. Tout d'abord celui de certaines figures de répétition, essentiellement des anaphores (rhétoriques) et des reprises,<sup>19</sup> qui sont en effet capables d'appuyer une interprétation coréférentielle entre les expressions *a priori* les moins faites pour cela. Les SN indéfinis des exemples de Corblin donnés en (7a–b), avec reprise (répétition de la structure syntaxique sujet-verbe au passé composé-objet) et anaphore rhétorique (répétition du pronom *tu* (7a) ou de l'ensemble *tu as invité* (7b), en début de proposition), l'illustrent bien. Les séquences qui combinent ainsi reprise et anaphore rhétorique proposent une forme radicale de la relation d'*Elaboration*,<sup>20</sup> dans laquelle la seule information additionnelle concerne précisément l'individu désigné par le SN indéfini. Cette relation de cohérence connaît évidemment des formes moins radicales, autorisant davantage de variations syntaxiques et lexicales. Mais ces variations restent encadrées; Fabricius-Hansen et Behrens (2001: 10–11) soulignent ainsi des contraintes concernant la compatibilité, voire l'identité entre les situations ou événements décrits (états, activités, accomplissements, achèvements), les structures argumentales, les référents et les rôles sémantiques qui leur sont associés, enfin entre les localisations temporelles et locatives des événements:

e1 and e2 [e = eventuality] must belong to the same situation type (accomplishment/achievement, activity... [...]) and have compatible argument structures, their Agent referents must be identical, or more generally: referents having corresponding roles with respect to e1 and e2 must be identical, the temporal and spatial location of e2 must be the same as or a subpart of the location of e1, etc. (Fabricius-Hansen et Behrens, 2001: 10–11)

Le premier exemple proposé par Kehler (2002: 18) pour illustrer la relation d'*Elaboration* répond parfaitement à ces conditions de compatibilité:

- (11) A young aspiring politician was arrested in Texas today. John Smith, 34, was nabbed in a Houston law firm while attempting to embezzle funds for his campaign.

Les événements décrits sont identiques (les verbes *arrest* et *nab*, tous deux au passif, sont synonymes), la localisation spatiale du second (Houston) est incluse dans celle du premier (Texas) et les deux SN sujets reçoivent le même rôle sémantique de Patient, l'Agent restant implicite dans les deux phrases. Ces ressemblances conduisent naturellement à coréférencier les deux SN sujets et cela même en l'absence de connaissances précises et particulières sur les référents, puisqu'on retrouve ici, comme dans l'exemple (5), une situation incompatible avec la possibilité de présupposition (un indéfini en première position).

<sup>19</sup> L'anaphore rhétorique est la répétition d'un mot ou d'un groupe de mots en début de phrases, de propositions ou de vers. La figure rhétorique de reprise est définie par Dupriez (1984) et Robrieux (1993) comme la répétition d'une structure syntaxique.

<sup>20</sup> Plus généralement, la reprise constitue un cadre syntaxique voué à l'expression des relations de ressemblance (cf. Hobbs, 1990 et Kehler, 2002), dont la relation d'*Elaboration* est un cas extrême.

Autant de ressemblances conduisent à coréférencier les expressions référentielles supportant un même rôle sémantique, y compris des formes particulièrement rétives comme les indéfinis de (7a-b), leur faisant ainsi perdre leur ‘valeur référentielle propre’ (Corblin, 1987: 43). Si ces ressemblances, caractéristiques de la relation d’*Elaboration*, permettent d’opérer des coréférenciations contre-nature, elles devraient à plus forte raison être capables d’imposer l’interprétation coréférentielle entre un nom propre et une description définie complète. Les exemples sont légion dans le discours journalistique, dont l’une des particularités<sup>21</sup> est d’avoir en quelque sorte formalisé la relation d’*Elaboration*, avec les différentes parties de la titraille (titres, surtitres, sous-titres, chapeaux, intertitres). Ces paliers d’élaboration, déjà remarqués par Schnedecker (2005: 129), sont extrêmement codifiés: les surtitres et sous-titres préciseront le titre, le chapeau (qui ‘coiffe’ l’article) résumera l’essentiel de l’information, laquelle sera évidemment développée dans la suite de l’article; et ces différents ‘niveaux de lecture’, pour reprendre l’expression utilisée dans les glossaires de la presse écrite, s’accompagnent d’une typographie propre.

A un niveau global, la relation d’*Elaboration* caractérise divers genres discursifs, elle en est en quelque sorte la relation de cohérence par défaut: outre les articles journalistiques, les articles scientifiques, les dissertations scolaires et universitaires présentent en effet une superstructure élaborante, en commençant par des unités (titre, introduction. . .), généralement assez courtes et peu spécifiées, que le reste du texte s’efforce de développer et préciser. La particularité de l’article de presse par rapport à ces autres genres est liée à l’existence d’un schéma local élaborant, grâce à tout l’appareil de la titraille, qui permet de dégager différents segments de discours se spécifiant<sup>22</sup> les uns les autres. Les débuts d’articles de presse (titraille comprise) constituent donc un observatoire privilégié de la relation d’*Elaboration*; ils en sont une des expressions les plus facilement identifiables. Et, fait significatif, le premier exemple donné par Kehler (2002: 18; repris ici en (11)), pour illustrer cette relation de cohérence, relève de ce genre discursif (bien qu’il s’agisse apparemment d’un exemple forgé).

L’appareil de la titraille soutient aisément la coréférenciation entre expressions autonomes indépendamment des connaissances particulières disponibles sur les

<sup>21</sup> Une autre particularité intéressante pour notre objet est sa propension à varier les reprises lexicales et notamment, comme le fait remarquer Cornish (1998: 26), à utiliser des chaînes référentielles mêlant noms propres et descriptions définies complètes (là où d’autres genres s’appuient principalement, de manière beaucoup plus monotone, sur des reprises pronominales).

<sup>22</sup> C’est par ce terme de *spécification* (*specification*) que Van Dijk (1997: 9) décrit la relation de cohérence (relation fonctionnelle dans ses termes) qui caractérise le genre de discours qui nous intéresse ici: ‘These [= news reports] usually begin with sentences that express very general propositions (in their headlines and lead) followed by sentences that express propositions that provide increasingly specific details’. Et c’est ce même terme de *spécification* que Kleiber et Vassiliadou (2007: 149, note 4 et 2009: 185, note 4) auraient préféré à celui d’*Elaboration* pour traduire le terme anglais *Elaboration*.

référents. Les exemples suivants,<sup>23</sup> qui présentent des noms propres<sup>24</sup> et des descriptions définies complètes plus ou moins notoires, en sont l'illustration:

(12) **Joe Biden-Sarah Palin** [surtitre]

**Le débat des candidats à la vice-présidence des Etats-Unis** [titre]

A Saint-Louis, Missouri, Joe Biden, colistier du candidat démocrate Barack Obama, et Sarah Palin, colistièrè du candidat républicain John McCain, se sont affrontés le 2 octobre. [chapeau]

(13) **Jonathan Littell au cœur du chaos géorgien** [titre]

'*Elle est bonne? – Normale*'. L'auteur des Bienveillantes est à Akhagori, une petite ville de Géorgie dont les Ossètes viennent de prendre le contrôle. Il répond à un milicien ossète qui le questionne à propos de la bière locale qu'il est en train de boire. [article]

(14) **Les basses tribunes de Vergès et Miller** [titre]

A la Madeleine, 'Serial plaideur', de la star des prétoires, et au Petit Théâtre de Paris, 'Manipulations mode d'emploi', du psychanalyste des plateaux de télévision [sous-titre]

L'avocat Jacques Vergès et le psychanalyste Gérard Miller se produisent sur scène. L'un est au Théâtre de la Madeleine, avec *Serial plaideur*, l'autre au Petit Théâtre de Paris, avec *Manipulations mode d'emploi*. Ce ne sont pas des têtes d'affiche comme peuvent l'être certains comédiens connus. [article]

(15) **A Shijiazhuang, la confusion des intérêts publics et privés a aggravé le scandale du lait frelaté** [titre]

La capitale du Hebei héberge le siège de la société chinoise Sanlu, à l'origine du scandale des produits laitiers frelatés. La municipalité est également actionnaire de l'entreprise [sous-titre]

Au siège de l'entreprise laitière Sanlu, à Shijiazhuang, la capitale du Hebei (nord-est), quelques employés installés dehors sous des auvents accueillent les rares clients venus se faire rembourser en cette période de fête nationale, une boîte ou un sachet de lait en poudre. [article]

Si les connaissances extralinguistiques dont on dispose sur les référents présidaient effectivement à la coréférenciation, alors l'ordre croissant de précision qu'on

<sup>23</sup> Ils ont été relevés dans *Le Monde* du 4 octobre 2008. Leur reproduction tient compte de certaines caractéristiques typographiques de la titraillè (parmi celles qui concernent les caractères – taille, gras, couleur). C'est moi qui souligne.

<sup>24</sup> Ces noms propres manifestent un degré d'autonomie variable: un nom de famille seul, comme *Vergès* ou *Miller* en (14), a un degré d'autonomie référentielle moindre qu'un nom propre complet, comme *Jacques Vergès* ou *Gérard Miller*, c'est-à-dire une capacité moindre à identifier un référent unique sans l'aide du contexte (ce qu'Ariel, 1996: 21 et 2008: 46, appellerait une 'rigidité' moindre).

relève régulièrement (cf. ici les exemples (12), (14) et (15))<sup>25</sup> devrait sembler peu pertinent. Pourquoi, en effet, ne pas commencer par l'expression la plus précise et la plus informative, celle qui fournit toutes les connaissances nécessaires à la coréférenciation? Sûrement parce que ce qui prime ici c'est l'élaboration: cette précision croissante accompagne le mouvement élaborant; l'expression nominale la plus précise prend place au niveau le plus 'élaboré' du texte (l'article lui-même ou, en (12) le chapeau qui précède les extraits non commentés du débat Biden-Palin). Cette précision croissante paraît aussi contredire les principes élémentaires de la théorie de l'accessibilité d'Ariel (1990) et (1996). Selon Ariel, les différents types d'expressions référentielles qu'on relève en (12)-(15) s'ordonnent de la manière suivante sur une échelle d'accessibilité:

nom de famille < [. . .] < description définie longue < nom propre complet [prénom + nom de famille] < nom propre complet + modifieur

(extrait de l'échelle d'accessibilité proposée par Ariel, 1990: 73 et 1996: 21)

On peut estimer qu'avant leur deuxième mention, les référents ne sont pas encore cognitivement très accessibles et réclament ainsi d'être redonnés sous une forme exprimant un faible degré d'accessibilité (cf. Ariel, 1996: 33, note 15): dans les exemples (12) à (15), il s'agit de 'descriptions définies longues', autrement dit de descriptions définies complètes. Mais après cette deuxième mention, l'utilisation, en troisième mention, de l'expression marquée du degré d'accessibilité le plus faible (nom propre complet + modifieur, en (12) et (15), ou encore description définie avec nom propre complet comme modifieur en (14)) aurait de quoi surprendre dans tout autre contexte.<sup>26</sup> L'ordre de mention des expressions référentielles de (14) – nom de famille seul, puis description définie complète, puis description dénomminative avec nom propre complet – semble en effet en totale contradiction avec l'échelle d'accessibilité, mais une telle inversion s'explique à la fois par les conventions de spécification croissante qui caractérisent les différents 'niveaux de lecture' des débuts d'article de presse et par le caractère périphérique (péritextuel, dirait Genette, 1987) de la titraille, c'est-à-dire son appartenance au paratexte, qui 'n'est pas encore *le* texte'<sup>27</sup> (Genette, 1987: 13). L'expression

<sup>25</sup> Après avoir présenté le référent sous la forme d'un nom propre, puis sous celle d'une description définie complète, ces exemples proposent une expression 'mixte' combinant description et dénomination, soit en utilisant une apposition (par ex. *Joe Biden, colistier du candidat démocrate Barack Obama*), soit en utilisant une description dénomminative avec un nom propre en position d'épithète (par ex. *L'avocat Jacques Vergès*). Cette présence régulière de l'expression la plus complète dans l'article lui-même a déjà été remarquée par Jucker (1996) et Rebeyrolle, Jacques et Péry-Woodley (2009).

<sup>26</sup> Ce qui répond, en revanche, à la tendance générale, c'est l'emploi de SN pleins (à la place de pronoms) à chaque nouvelle unité textuelle, en l'occurrence à chaque 'niveau de lecture' (titre, sous-titre, article). Sur ces rapports entre choix référentiel et unité/structuration du texte, on pourra consulter, entre autres, les travaux de Li et Thompson (1979), Clancy (1980) et Vonk, Hustinx et Simons (1992).

<sup>27</sup> Et qui, bien souvent, est le fait d'un autre rédacteur.

référentielle la plus complète est en fait la première (et non la deuxième ou la troisième) mention du texte. Cette différence essentielle de niveaux entre le texte et le paratexte explique aussi l'impossibilité, soulignée par Rebeyrolle, Jacques et Péry-Woodley (2009: 275), de commencer le texte par un pronom anaphorique qui reprendrait une expression référentielle du titre.

Lorsque la deuxième ou troisième expression nominale apporte des informations supplémentaires sur les référents (exemple (12), mais aussi exemples (7a-b) de Corblin), alors à l'*e-élaboration* – la *e[ventuality]-élaboration* de Fabricius-Hansen et Behrens (2001: 3) – portant sur l'événement évoqué par la phrase élaborée, se mêle une *i-élaboration* – *i[n]dividual]-élaboration* chez Fabricius-Hansen et Behrens – portant, elle, sur les seuls participants, les actants de cet événement, comme dans l'exemple suivant, proposé par Kleiber et Vassiliadou (2007: 155 et 2009: 189):

(16) Nous entrâmes dans un village. L'église était située sur une butte.

Dans cet exemple, la deuxième phrase effectue une *i-élaboration* de l'entité 'un village', maintenant identifiée comme 'le village dans lequel nous entrâmes', via un de ses composants; la spécification ne concerne que cette entité et non l'événement entier exprimé dans la première phrase. Cette *i-élaboration* pourrait aussi se faire plus directement en attribuant une propriété au village: par ex. *Il était charmant*, avec une anaphore coréférentielle à la place de l'anaphore associative de (16). Les deux types d'*Elaboration* mentionnés par Fabricius-Hansen et Behrens (2001) manifestent donc une différence de portée (cf. Kleiber et Vassiliadou, 2007: 154 et 2009: 189): portée sur l'événement, la situation de la phrase élaborée (*e-élaboration*), ou sur ses seuls actants (*i-élaboration*). Dans les exemples (12) et (7a-b), l'*i-élaboration* est synthétisée dans l'expression nominale<sup>28</sup> et s'ajoute ainsi à une *e-élaboration*, une spécification de la situation entière. Dans les deux exemples de Corblin, c'est même cette *i-élaboration* synthétique qui soutient l'*e-élaboration*, en apportant un nouvel éclairage à l'événement (objet d'une réprobation croissante) et en évitant une stricte répétition.

Ce sont bien les conventions élaborantes propres au genre journalistique qui assurent, en (3), l'interprétation coréférentielle des SN *L'avocat de Johnny Halliday* et *M<sup>e</sup> Gilles-Jean Portejoie*, tous deux sujets et Agents d'un verbe de discours (*qualifier, s'interroger*), faisant écho au titre 'Affaire Halliday: l'avocat répond au procureur' (avec le SN sujet *l'avocat* lui aussi Agent d'un verbe de discours), tout en le spécifiant. Ce sont encore, mais moins formalisées, ces conventions élaborantes qui guident les interprétations coréférentielles dans les dépêches (4) et (5). Moins formalisées car l'appareil de la titraille y est très limité: le titre est en quelque sorte reporté sur le début de la dépêche, dont la suite sera une élaboration – *i-élaboration* en (4) et *e-élaboration* en (5), qui spécifie d'abord le contenu présenté dans l'apposition '*coupable de n'avoir pas voté le budget régional en raison de la hausse record de la fiscalité*'

<sup>28</sup> Contrairement à l'exemple de Kleiber et Vassiliadou, elle ne fait pas l'objet de la prédication principale; elle n'est pas non plus l'objet d'une prédication seconde comme le sont les *i-élaborations* réalisées sous la forme (évoquée par Kleiber et Vassiliadou, 2007: 155, note 17 et 2009: 189, note 15) de relatives appositives.

(cf. la deuxième phrase de la dépêche ‘*Colette Tignières (PCF) s’était abstenue et réclamait un étalement sur trois ans de l’augmentation de 52% des impôts régionaux*’), avant d’élaborer, dans la suite de la dépêche,<sup>29</sup> les autres événements de la phrase-titre (la sanction et la crise au sein de la majorité régionale).

#### 5 D’AUTRES RELATIONS DE COHERENCE

Mais, en dehors de ce genre discursif qui s’appuie sur un ‘cohérent’<sup>30</sup> local élaborant, les connaissances encyclopédiques constituent-elles le principe premier de la coréférenciation des expressions complètes?

La tâche de coréférenciation se révèle peut-être plus facile lorsqu’on dispose des connaissances appropriées sur les référents, mais, une fois encore, ces connaissances ne semblent pas indispensables. Les informations fournies par les textes, en amont (17) ou en aval (17) et (18), pallient ces manques:

- (17) De Quintilien à Fontanier, on le voit, la définition de l’antonomase n’a cessé de s’étendre et de perdre en cohérence. On ne peut donc que souscrire à la proposition faite par M. & B. [Meyer et Balayn] de réserver ce terme au cas où le Np [nom propre] se charge d’un ‘signifié’ ou – si l’on préfère – d’un contenu conceptuel et fonctionne comme un Nc [nom commun]. Cette réduction avait déjà été opérée par Darmesteter (1887) qui, sous la rubrique ‘synecdoque’, distinguait de toutes les autres substitutions celle qui consiste à remplacer un Nc par un Np; mais l’auteur de *La vie des mots* illustre lui aussi ce type de substitution par des exemples hétérogènes: à côté de *un Tartuffe, un Amphitryon, un Lovelace, un Harpagon, un Séide, un Escobar, une Agnès et un Crésus*, il n’hésitait pas à faire figurer *un Barème et un Calepin*. (N. Flaux, Nouvelles remarques sur l’antonomase, *Lexique* n° 15, 2000, p. 120)
- (18) Il [Scorsese] travaille pour la première fois avec le chef opérateur allemand Michel Ballhaus. L’ancien collaborateur de Fassbinder sait mettre en place ses plans très rapidement, à un rythme inconnu des vétérans hollywoodiens. Scorsese le retrouvera à six reprises, de *La Couleur de l’argent* aux *Infiltrés*. (Sotinel, *Martin Scorsese*, Cahiers du cinéma éditions, édition particulière pour *Le Monde*, 2007, p. 50)

La simple succession des deux phrases soulignées n’assurerait sans doute pas à coup sûr la lecture coréférencielle des deux expressions complètes – *Darmesteter/l’auteur de La vie des mots* en (17), *le chef opérateur allemand Michel Ballhaus/l’ancien collaborateur de Fassbinder* en (18) – et confirmerait ainsi les résultats de Lundquist (1988). Les relations de cohérence qui s’établissent entre ces deux phrases (*Concession* en (17)

<sup>29</sup> Qui se poursuit ainsi: ‘M. Frèche lui a retiré sa délégation aux droits de la femme. Une punition jugée “*inacceptable et inadmissible*” par Jean-Louis Bousquet, président du groupe communiste, qui a suspendu sa participation à l’exécutif régional. La secrétaire nationale du PCF, Marie-George Buffet, a exprimé “*sa plus vive indignation*” et qualifié la sanction de “*véritable déni de démocratie*”.

<sup>30</sup> Le terme est employé par Schneuwly (1988: 122).

et *i-élaboration* en (18)) ne permettent pas, à elles seules, de garantir la coréférence, même si, avec l'*i-élaboration* de (18), on risque tout de même d'avoir un taux de coréférenciation élevé, très supérieur à celui des séquences de deux phrases forgées par Lundquist (1988).<sup>31</sup> Mais les textes ne s'arrêtent ni ne commencent avec ces deux phrases; les éléments paratextuels (l'indication bibliographique associée à *Darmesteter* (1887) – référence de *La vie des mots* – en fin d'article) et le réseau de relations de cohérence plus large dans lequel ces phrases s'inscrivent ne laissent en effet pas de place au doute référentiel:

- la relation d'*Exemplification* en (17): Darmesteter qui '*lui aussi*' est un exemple de la confusion qui règne autour de la notion d'antonomase, un exemple qui s'ajoute à d'autres dans une section consacrée à la définition et l'extension de la notion avant Darmesteter (de Quintilien à Fontanier);
- la relation de *Succession temporelle* (soulignée par les circonstanciels, *pour la première fois, à six reprises*, et le changement de temps verbal, présent/futur), en (18), de la première rencontre entre le chef opérateur Michel Ballhaus et Scorsese à leurs six autres collaborations. La proposition intermédiaire, *i-élaborante* lorsqu'on se limite à la succession des deux premières phrases, y acquiert une nouvelle dimension: elle explique la suite (on retrouve ainsi le ciment textuel le plus efficace, la relation causale).

Aucune ambiguïté référentielle dans ces textes, aucun risque d'obtenir des résultats partagés comme dans les séquences réduites de Lundquist. Ces textes plaident tous en faveur d'un 'principe heuristique général de cohérence textuelle' (Charolles 1983, cité par Lundquist, 1988), qui ne consiste pas à coréférencier aveuglément les expressions nominales entre elles, mais qui guide bien des interprétations coréférentielles.

## 6 EN GUISE DE CONCLUSION

L'anaphore présuppositionnelle de Milner n'est donc pas présuppositionnelle au sens où elle supposerait des 'pré-connaissances' sur les référents. Si elle présuppose quelque chose, c'est plutôt, à la manière de la présupposition évoquée par Guiraud-Weber et Roulet (1988), une forme d'identification coréférentielle liée à la présomption de cohérence qui guide notre appréhension des discours. Les mécanismes interprétatifs en jeu ne sont d'ailleurs pas tellement différents de ceux qui guident l'interprétation des pronoms ou autres expressions incomplètes; les relations de cohérence sont, ici et là, centrales. Son originalité est ailleurs: dans ses affinités avec une relation de cohérence particulière, la relation d'*Elaboration*, et avec l'association entre relations de cohérence et relations paratextuelles (titres, notes, bibliographie...), association dont la dimension

<sup>31</sup> Rappelons que lorsqu'elle soumet des séquences '(Phrase 1) Nom propre... (Phrase 2) Description définie complète...', sans opérateurs argumentatifs particuliers et avec des noms propres fictifs, Lundquist (1988) comptabilise presque autant d'interprétations coréférentielles que d'interprétations disjointes.

formelle, celle de la titraile particulièrement, semble compenser le défaut formel caractéristique des expressions complètes (i.e. l'absence d'instruction du type 'to interpret me, see elsewhere', selon la formule<sup>32</sup> de Rochester et Martin, 1977, déjà citée).

*Adresse pour correspondance:*

Mathilde Salles

Université de Caen

UFR des Sciences de l'Homme

Esplanade de la Paix

14032 Caen Cedex

France

e-mail: mathilde.salles@unicaen.fr

#### RÉFÉRENCES

- Ariel, M. (1990). *Accessing Noun-Phrase Antecedents*. Londres/New-York: Routledge.
- Ariel, M. (1996). Referring expressions and the +/− coreference distinction. Dans: T. Fretheim et J. K. Gundel (dir.), *Reference and Referent Accessibility*. Amsterdam: John Benjamins, pp. 13–33.
- Ariel, M. (2008). *Pragmatics and Grammar*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Asher, N. et Lascarides, A. (1998). Bridging. *Journal of Semantics*, 15: 83–113.
- Bronckart, J.-P., Bain, D., Schnewwly, B., Davaud, C. et Pasquier, A. (1985). *Le Fonctionnement des discours. Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*. Paris: Delachaux et Niestlé.
- Charolles, M. (1983). Coherence as a principle in the interpretation of discourse. *Text*, 3.1: 71–99.
- Charolles, M. et Schnedecker, C. (1993). Coréférence et identité: le problème des référents évolutifs. *Langages*, 112: 106–126.
- Clancy, P. (1980). Referential choice in English and Japanese narrative discourse. Dans: W. Chafe (dir.), *The Pear Stories. Cognitive, Cultural, and Linguistic Aspects of Narrative Production*. Norwood, NJ: Ablex, pp. 127–202.
- Corblin, F. (1985). Remarques sur la notion d'anaphore. *Revue Québécoise de Linguistique*, 15.1: 173–193.
- Corblin, F. (1987). *Indéfini, Défini et démonstratif*. Genève: Droz.
- Corblin, F. (1995). *Les Formes de reprise dans le discours*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Cornish, F. (1990). Anaphore pragmatique, référence, et modèles du discours. Dans: G. Kleiber et J.-E. Tyvaert (dir.), *L'anaphore et ses domaines, Recherches linguistiques XIV*. Paris: Klincksieck, pp. 81–96.
- Cornish, F. (1998). Les 'chaînes topicales': leur rôle dans la gestion et la structuration du discours. *Cahiers de grammaire*, 23: 19–40.

<sup>32</sup> Formule qui caractérise en fait toutes les expressions indexicales (cf. notamment Cornish, 1999 et à paraître), anaphoriques comme déictiques.



- Cornish, F. (1999). *Anaphora, Discourse, and Understanding*. Oxford: Clarendon Press.
- Cornish, F. (2006). Relations de cohérence et anaphores en contexte inter-phrastique: une symbiose parfaite. *Langages*, 163: 37–55.
- Cornish, F. (2009). Le rôle des anaphores dans la mise en place des relations de cohérence dans le discours: l'hypothèse de J. R. Hobbs. *Journal of French Language Studies*, 19.2: 159–181.
- Cornish, F. (à paraître). Anaphora: text-based or discourse-dependent? Functionalist vs. formalist accounts. *Functions of Language*, 17.2.
- Dupriez, B. (1984). *Gradus*. Paris: Christian Bourgois, 10/18.
- Fabricius-Hansen, C. et Behrens, B. (2001). Elaboration and related discourse relations viewed from an interlingual perspective. *Språk Reports*, 13: 1–34. <http://www.hf.uio.no/german/sprak>.
- Genette, G. (1981). *Palimpsestes*. Paris: Seuil.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris: Seuil.
- Guiraud-Weber, M. et Roulet, R. (1988). Anaphore pronominale en russe (remarques préliminaires sur l'emploi des pronoms personnels). Dans: H. Nølke (dir.), *Opérateurs syntaxiques et cohésion discursive*. Copenhague: Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, pp. 169–181.
- Halliday, M. A. K. et Hasan, R. (1976). *Cohesion in English*. Londres: Longman.
- Hobbs, J. R. (1990). *Literature and Cognition*. Chapitre 5: The Coherence and Structure of Discourse (pp. 83–114). Stanford University: CLSI Lecture Notes 21.
- Jucker, A. H. (1996). News actor labelling in British newspapers. *Text*, 16.3: 373–390.
- Kehler, A. (2002). *Coherence, Reference, and the Theory of Grammar*. Stanford University: CSLI Publications.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2002). Présupposé, présupposition. Dans: P. Charaudeau et D. Maingueneau (dir.), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Seuil, pp. 467–469.
- Kleiber, G. (1981). *Problèmes de référence: descriptions définies et noms propres*. Paris: Klincksieck.
- Kleiber, G. (1985). Sur la sémantique et la pragmatique des SN *Le projet Delors et La camarade Catherine*. *L'Information Grammaticale*, 27: 3–9.
- Kleiber, G. (1990). Article défini et démonstratif: Approche sémantique versus approche cognitive (une réponse à Walter de Mulder). Dans: G. Kleiber et J.-E. Tyvaert (dir.), *L'anaphore et ses domaines, Recherches linguistiques XIV*. Paris: Klincksieck, pp. 199–227.
- Kleiber, G. (1997). Référents évolutifs et pronoms: une suite. Dans: G. Kleiber, C. Schneidecker et J.-E. Tyvaert (dir.), *La Continuité référentielle, Recherches linguistiques*, 20. Paris: Klincksieck, pp. 115–148.
- Kleiber, G. et Vassiliadou, H. (2007). Sur les approches intuitives de la relation d'Elaboration. *Scolia*, 22: 147–161.
- Kleiber, G. et Vassiliadou, H. (2009). Sur la relation d'Elaboration: des approches intuitives aux approches formelles. *Journal of French Language Studies*, 19.2: 183–205.
- Li, C. N. et Thompson, S. A. (1979). Third-person pronouns and zero anaphora in Chinese discourse. Dans: J. P. Kimball (dir.), *Syntax and Semantics*, 12. New York: Academic Press, pp. 311–335.
- Lundquist, L. (1988). Différents types d'inférences mis en œuvre dans la résolution de l'ambiguïté référentielle. *Psychologie Française*, 33.4: 289–294.
- Matsui, T. (1995). *Bridging and Relevance*. Ph.D. thesis, University of London.
- Milner, J.-C. (1982). *Ordres et raisons de langue*. Paris: Seuil.

- Morgan, J. L. et Sellner, M. B. (1980). Discourse and linguistic theory. Dans: R. J. Spiro, B. C. Bruce et W. F. Brewer (dir.), *Theoretical Issues in Reading Comprehension*. Hillsdale: Lawrence Erlbaum, pp. 165–200.
- Noailly, M. (1990). *Le Substantif épithète*. Paris: PUF.
- Pellizza, M.-A. (1999). Les groupes nominaux à déterminant indéfini dans les tragédies de Racine. *L'Information Grammaticale*, 80: 13–16.
- Rebeyrolle, J., Jacques, M.-P. et Péry-Woodley, M.-P. (2009). Titres et intertitres dans l'organisation du discours. *Journal of French Language Studies*, 19.2: 269–290.
- Robrieux, J.-J. (1993). *Eléments de Rhétorique et d'argumentation*. Paris: Dunod.
- Rochester, S. R. et Martin, J. R. (1977). The art of referring: the speaker's use of noun phrases to instruct the listener. Dans: R. Freedle (dir.), *Discourse Production and Comprehension*. Norwood: Ablex, pp. 245–269.
- Schnedecker, C. (2005). Les chaînes de référence dans les portraits journalistiques: éléments de description. *Travaux de Linguistique*, 51: 85–133.
- Schneuwly, B. (1988). *Le Langage écrit chez l'enfant*. Paris: Delachaux et Niestlé.
- Seriot, P. (1988). L'anaphore et le fil du discours (sur l'interprétation des nominalisations en français et en russe). Dans: H. Nørlke (dir.), *Opérateurs Syntaxiques et cohésion discursive*. Copenhague: Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, pp. 147–160.
- Van Dijk, T.A. (1997). The study of discourse. Dans: T.A. Van Dijk (dir.), *Discourse as Structure and Process*. Londres: Sage, pp. 1–34.
- Vonk, W., Hustinx, L. et Simons, W. (1992). The use of referential expressions in structuring discourse. *Language and Cognitive Processes*, 7.3–4: 301–333.